

14 déc 1930

L'influence des Russes sur la jeune littérature

(Revue Nord)
G. Thialet

Dans le dernier numéro de *Nord*, cette jeune revue littéraire belge que nous avons déjà eu l'occasion de citer, nous trouvons une très remarquable étude de M. Georges Thialet dans laquelle l'auteur s'attache à déceler l'influence pernicieuse de la littérature russe sur nombre de jeunes romanciers d'aujourd'hui français et anglais.

Serions-nous revenus aux beaux temps de la période naturaliste? Le populisme est-il une annexe de Médan? Eh non, c'est pire encore! Zola, comme l'a dit Jules Lemaitre, si triste ou si dégoûtant qu'il pourrait être, avait tout de même la délicate pensée d'introduire dans ses romans une grosse bête, un monstre, la guerre, la mine, la terre qui nous réjouissait de ses pétarades et nous terrifiait de ses meuglements. On détestait ses romans, mais on aimait sa grosse bête! Et puis les naturalistes avaient la foi. Ils croyaient en la science et annotaient Claude Bernard. La réalité qu'ils se mettaient à décrire après avoir retroussé leurs manches, ils s'imaginaient qu'elle était utile, scientifiquement utile. Si grossier que ce soit, c'est là un idéal, et en conséquence ces grosses gens débordaient d'énergie.

Pour M. Thialet le roman contemporain dans son ensemble offrirait quelque chose de plus bas. « Des personnages plus traînants que des limaces s'y laissent envahir délicieusement par la boue et par la pluie », écrit-il.

D'où vient cette atmosphère démoralisante?

Les traducteurs traduisent, les éditeurs éditent, et nos romanciers écrivent, mais quoi que l'on écrive, que l'on édite, que l'on traduise, c'est toujours du russe. M. Eugène-Melchior de Vogüé, qui rapporta dans les salons diplomatiques le roman russe à nos ancêtres, aurait été terrifié s'il avait pu deviner que le petit monstre allait grandir et croquer tous leurs descendants.

Mais Vogüé n'est pas le seul coupable! Dans ce complot plus obscur et plus ramifié que ceux du carbonarisme, Vogüé n'eût été qu'un acide bienôt mis à la porte ou stylé dans le dos. Le chef, le maître, le grand Orient est bien un autre personnage! Il a procédé avec une habileté infinie, adoptant tous les déguisements et faisant parade des opinions les plus opposées. Pour qu'on ne le prenne pas pour un Russe, il a traduit les Anglais; pour qu'on ne le suspecte pas de bolchevisme, il s'est réclamé de Genève; il a affecté d'écrire dans le style le plus classique; il a même voulu être gai, ce qui était le meilleur des alibis. Il n'empêche, chef avoué ou non, chef réel de la jeunesse, il a dirigé la jeunesse vers les steppes russes, et l'a laissée périr au passage de la Béréina. Il a écrit un roman où il s'est paré de la plume de Fielding et qui est une réplique intellectuelle du drame sensible des *Possédés*. Enfin, un jour, il a écrit son chef-d'œuvre, et le chef-d'œuvre de la critique moderne quand il a fait son livre sur Dostoïevski. Là n'y a plus à en douter. Le chef des armées russes en France, le directeur du bureau de propagande de la Moscou esthétique, c'est... c'est M. André Gide.

M. Thialet conclut :

Il n'y a pas encore de quoi nous effrayer. Nos vies sont encore sauvées, si nos esprits ne le sont déjà plus. Mais notre réaction ne doit pas consister nécessairement à mettre des communistes en prison ou à saisir des chèques de Moscou à l'*Humanité*. Notre réaction aussi bien doit être spirituelle. M. Bernanos, dans un roman d'une puissance et d'une profondeur de vue extraordinaire, *La Joie*, a opposé les puissances du mal et celles de la lumière. M. Arland aurait laissé triompher les premières, par souci d'impartialité; M. Green, par souci d'esthétique; les populistes parce que c'est comme ça; et André Gide pour des raisons subtiles qui n'appartiennent qu'à lui. Tous appartiennent au Leviathan et se laissent caresser, avant d'être mangés, par la grosse bête. M. Bernanos, lui, prend sa massue et tape dessus.

J'aime mieux ça.

Et nous donc!

Bernard de VAULX.